

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Concours épistolaire de l'OFQJ
Lettre à un enfant qui aura 25 ans... dans 25 ans. Lettres pour la
pérennité

Sophie Boissonneault, Carie Coppens and Guylène Saucier

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boissonneault, S., Coppens, C. & Saucier, G. (1993). Concours épistolaire de l'OFQJ : lettre à un enfant qui aura 25 ans... dans 25 ans. Lettres pour la pérennité. *Lettres québécoises*, (72), 53–54.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

O F O J

LA LETTRE, UN GENRE DÉLAISSÉ, DÉLICIEUSEMENT SURANNÉ, a regagné ses titres de noblesse grâce à une heureuse initiative de l'Office franco-québécois pour la jeunesse (OFQJ) et de la Bibliothèque nationale du Québec, qui soulignaient récemment leur 25^e anniversaire par un concours épistolaire ouvert aux jeunes auteur-e-s québécois-e-s.

Sur le thème «Lettre à un enfant qui aura 25 ans... dans 25 ans», la relève littéraire (18-25 ans et 26-35 ans) était invitée à porter un regard personnel sur le monde contemporain, à livrer un témoignage complice au-delà des frontières du temps.

Les lauréats de ce concours sont Guylène Saucier (catégorie 26-35 ans), peintre et écrivaine, ainsi que Carle Coppens (catégorie 18-25 ans), étudiant en psychologie de l'Université de Montréal. Les manuscrits de leurs lettres ont été scellés à la Bibliothèque nationale et seront rediffusés dans 25 ans, afin d'apprécier le passage de l'histoire d'ici à l'an 2017. Les lauréats ont également reçu une bourse de l'OFQJ afin d'assister au Salon du livre du Mans en France en octobre dernier.

L'écrivaine Marie Laberge a présidé les travaux du jury qui réunissait les écrivains André Vanasse et Louis Hamelin, la critique Marie-Claude Fortin de l'hebdomadaire Voir et le secrétaire général de la Bibliothèque nationale, M. Claude Fournier.

Sophie Boissonneault

Lettre à un enfant
qui aura 25 ans...
dans 25 ans

Lettres pour la
pérennité

Lauréat catégorie 18-25 ans

IL Y A UNE LUNE EN ÉCHAPPEMENT LIBRE qui ahane et tressaute au-dessus du fleuve, qui s'évertue à tenir en l'air, jusqu'au matin au moins, pour préserver l'illusion, même si le pétrole est hors de prix et que le ciel, cet épiderme sans gêne, lui fait sous le ventre des caresses qui vont se précisant.

Nous ne nous connaissons pas. Rien ne sert de faire semblant.

J'habite une ville occidentée dans une Amérique qui n'est qu'à moi : mon incontinente, ma plaie moderne, ma maîtresse qui se lasse vite. J'habite un stand aménagé au Grand Salon Des Vacuités et du Tout-à-l'Égo — je vous entends rechigner, mais je vous en prie, ne gênez pas mon plaisir — j'habite un rêve et demi régulièrement indexé au coût de la vie.

Je suis cet immigrant de souche dans un pays qui m'a choisi, je suis cet exilé timide pour qui les autres ont voyagé, resté étranger par délicatesse pour ses parents. Je fais des pieds et des mains, je suis ce que l'on attend de moi : j'aime, je consomme, je me protège; j'achète pour me prouver que j'existe. Mon Amérique à moi tient entre deux bouts de pain et craque sous la dent — mais remarquez, à votre droite, l'avenir qui passait une audition vient d'être recalé — sans contredit un autre de ces grands moments qu'offre la vie. Évidemment, mon Amérique à moi a déjà beaucoup servi.

Dans le journal d'aujourd'hui, un spécialiste dresse l'inventaire des plus récents progrès de la Science :

Un : L'amour dépisté à temps peut être évité.

Deux : Les Christs articulés se vendent maintenant avec des cheveux à brosser, un linceul d'hiver et un linceul d'été.

Trois : La nuit perçoit ses droits directement au porteur.

Quatre : Le Nord magnétique a doublé le nombre de ses auditeurs.

Cinq : Les héros ont la permission de neuf heures.

Six : L'homme intermittent aura un numéro d'assurance sociale.

Sept : L'homme triple sang ne pourra voter qu'une fois.

Pourtant, ces révélations n'auront pratiquement aucun impact. Les gens parleront plutôt du matin en échantillon dont on leur laisse quelques gouttes et une adresse où commander la suite, des règlements très stricts de la municipalité interdisant aux dieux de racoler à basse altitude, des sentiments passés à l'attendrisseur et pesés avec l'emballage, du fait que l'âme soit dans le fruit et que les chercheurs n'aient pas encore réussi à déterminer avec exactitude qui rongeaient qui.

C'est maintenant décidé, pour l'arrivée du prochain millénaire on organisera une petite fête avec des crudités, du saucisson et quelques lampions. On profitera de l'occasion pour discuter du choc des cultures, de celui des idées et des générations. On se sourira beaucoup en remplissant, chacun de son côté, les constats à l'amiable, les différents formulaires nous dégageant de toute responsabilité.

Les monstres feront la queue aux guichets en attendant d'être immatriculés. On constatera, non loin de là dans des bocaux de verre spécialement teintés, l'impuissance des ombres à se reproduire en captivité. On promettra des océans où l'on aura pied partout, des océans pour navigateurs débutants avec des îles de plastique et un soleil par personne jusqu'à épuisement des stocks.

On décrètera que vivre à moins d'une calorie par désir demande une certaine habitude, des reins solides, de beaux boutons de nacre, un goût marqué pour la solitude.

Ce sera très réussi et les invités conserveront un souvenir impérissable de cette soirée.

Pour l'instant, assis sur le petit pont qui enjambe la voie ferrée, les enfants comptent les heures ou les drames évités, notent dans un calepin les erreurs d'aiguillage du temps.

Devant moi, il y a la mer nivelée à hauteur d'homme pour empêcher que l'on regarde au large, là où le bleu se démonte, où tombent les animaux du vent, où la perspective, éprouvée par un hiver rigoureux, fait ses exercices d'assouplissement. Il y a un nid abandonné. Il y a l'oiseau-lyre parti en tournée avec un matériel réduit au strict minimum et dix nouvelles saisons que retransmet le satellite.

Vous avez raison de ne pas vous laisser abuser de la sorte. Il n'y a rien devant si ce n'est une fenêtre dessinée sur un mur qui a déjà dû être plus propre, si ce n'est la succession des petites aventures dans lesquelles le cœur s'exerce. Et cela n'est pas encore tout à fait vrai. Il y a les derniers passants lentement digérés par le soir, reluquant les nouveaux modèles de l'espoir dans la salle de montre du concessionnaire.

Carle Coppens

Lauréate catégorie 26-35 ans

Lettre à Léon devant un tableau

13 juin 1993.

Cher enfant,

J'AI DÉCHIRÉ QUELQUES PAGES D'UN CAHIER et je t'écris tandis qu'elle essuie la laque noire de son tabouret que ses pinceaux ont souillée. Ses gestes sont minuscules; on dirait qu'une plume glisse de ses doigts en soulevant délicatement la poussière. Elle se penche près du chevalet, et je vois la courbe de son épaule, une rondeur brusquement effacée dans la lumière. La porte est grande ouverte. On entend par moments un air de violon venu du second étage. Tu ne connaîtras jamais Étienne, ses longues mains blanches et sa veste boutonnée au ras du menton, car il retourne demain dans son pays. Au crépuscule, la musique qui sourdra une dernière fois des fenêtres entrouvertes fera rouler des mots anciens, étrangers, d'une tristesse partagée avec la nuit. Je triche déjà, j'avais menti en croyant ne pas m'attarder à ce qui existe aujourd'hui.

La maison sera à toi. Un bâtiment long, en planches rouges, avec des fenêtres plein nord : la plus belle lumière. On n'y voit que des épinettes et de la fougère. Deux étages. L'atelier, ce plancher taché de peinture. Pour le moment, les toiles sont renversées contre le mur et je ne peux les revoir que par mon souvenir : deux vases bleus, le sourire d'une femme, son pied posé sur un tapis persan, un petit ruisseau sous les griffes du soleil. Les toiles vont quitter l'atelier demain. Elles ont été vendues à bas prix à un encanteur. J'étais furieux quand il a jeté son cigare sur la table et qu'il a demandé que soit retouché le lustre d'un nénuphar sur le tableau. Je l'aurais frappé. Tout rouge, je gardais l'œil au plafond pour contenir ma rage. Après son départ, elle a dirigé ses

yeux clairs vers moi dans un doux abandon. J'avais compris qu'il ne fallait pas que cela soit important. Que signifiait ce que cet homme venait de prendre, puisque demain on pourrait tout recommencer. Je sais, parfois ce monde est désolant et on voudrait le changer.

Je suis ici avec elle, enveloppé dans une pensée de toi. Je t'écris, mais ça n'a rien d'un adieu. Je ne pars pas, je reste. Elle aussi. Par cette lettre, j'essaie d'immortaliser à ton insu un moment dont tu n'aurais pas pu te souvenir. Tu es occupé à naître ailleurs et je voulais te garder quelque chose de ce matin du 13 juin.

Elle a déjà tout fait par elle-même. Depuis l'aube, elle n'a rien mangé pour ne pas perdre ce qui se passait en elle, ou ailleurs peut-être, dans cette pièce, dans le temps. Il y a ce que l'on peut mettre dans un tableau au moyen des couleurs, des gestes, et il y a le reste qui nous échappe, qui devient plus grand que soi. Entre la beauté qui naît d'un trait trop fort et la douleur d'un regard, on ne distingue jamais très bien le vrai du faux. Je sens l'odeur tenace des muguet qui ont fleuri dans un pot, mais ce n'est rien d'autre qu'une odeur qui se répète. Tandis qu'elle. Elle a peint un coussin vert à rayures, un sillon bleuâtre pour le ciel, la ligne d'horizon ou de la fenêtre, et ce pelage feutré, ce beau duvet brillant de chat, l'œil tragique qui vous fait succomber.

Elle a terminé son tableau il y a une vingtaine de minutes, elle a essuyé ses spatules, retiré machinalement son bandeau. Nous ne parlions pas. L'ombre avait quitté la pièce, et il ne restait qu'une trace de gris sur le plancher à ses pieds. Je retenais entre mes doigts avec maladresse un foulard de soie qu'elle avait laissé tomber. Jusque-là, j'avais baissé les yeux pour ne pas trop regarder. Puis, le cœur chaviré, je me suis avancé pour voir de près, si près qu'il ne me restait plus rien à lire entre mes paupières plissées. Et cette forte odeur d'huile. Peu à peu, au fond de ce silence, je cédaï à quelques accents magiques.

«Je vais laisser sécher le tableau dans la pièce du fond», m'a-t-elle dit. Sereine, droite, comment pouvait-elle y arriver ? Au-dessus des années, de la mort. Ce frisson qui me gagnait. Ce matin, tandis que d'autres dormaient, les fronts collés à l'oreiller, elle t'a donné avec ses yeux pâles, ses ongles, ses mouvements parfois tendus ou retenus, elle t'a offert ce qui existera encore quand tu auras vingt-cinq ans, ce qui sera aussi réel que ce matin-ci où nous sommes deux à regarder. Un tableau.

J'ai alors pris le cahier, je l'ai feuilleté de mon index et j'en ai tiré quelques pages qui n'avaient pas été griffonnées. Lentement, j'ai commencé cette lettre. J'aurais pu ne rien écrire, mais j'avais un doute. Bien sûr, tu auras compris qu'il ne s'agit pas que d'un anniversaire. Le doute venait de moi. Je tenais à me souvenir de ces détails qui restent à eux seuls l'unique matière des jours. Les choses simples ne sont-elles pas plus précieuses que toutes les bêtises du monde ?

Demain, je serai encore près de toi à vivre tranquillement. Tu verras, cette maison sera la tienne. La galerie, tout l'étage où Étienne jouait du violon, la fenêtre devant laquelle je me suis assis, le tabouret n'existera peut-être plus, mais il y aura eu quelque chose pour le remplacer. Tu viendras et nous serons trois. À aimer regarder un tableau.

Guylène Saucier